

Jérôme Ferrari

NORD  
SENTINELLE

roman



ACTES SUD



NORD SENTINELLE

“Domaine français”

## DU MÊME AUTEUR

*VARIÉTÉS DE LA MORT*, Albiana, 2001 ; Babel n° 1275.

*ALEPH ZÉRO*, Albiana, 2002 ; Babel n° 1164.

*DANS LE SECRET*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1022.

*BALCO ATLANTICO*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1138.

*UN DIEU UN ANIMAL* (prix Landerneau), Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1113.

*OÙ J'AI LAISSÉ MON ÂME* (grand prix Poncetton de la SGDL, prix France Télévisions, prix Initiales, prix Valéry-Larbaud), Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1247.

*LE SERMON SUR LA CHUTE DE ROME* (prix Goncourt), Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1191.

*À FENDRE LE CŒUR LE PLUS DUR* (avec Oliver Rohe), Inculte / dernière marge, 2015 ; Babel n° 1500.

*LE PRINCIPE*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1446.

*IL SE PASSE QUELQUE CHOSE* (chroniques), Flammarion, 2017 ; Babel n° 1549.

*À SON IMAGE* (prix littéraire *Le Monde*, prix Méditerranée), Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1707.

*LES MONDES POSSIBLES DE JÉRÔME FERRARI. ENTRETIENS SUR L'ÉCRITURE AVEC PASCALINE DAVID*, Actes Sud / diagonale, 2020.

JÉRÔME FERRARI

# Nord Sentinelle

Contes de l'indigène et du voyageur

roman

*ACTES SUD*



*Pour Caroline, à nouveau.*



*Le chef fanatique et son peuple barbare menaçaient de mort l'infidèle qui s'aventurait dans leurs murs – un sorcier noir ayant, raconte-t-on, vu dans les premiers pas des Francs le déclin et la chute.*

RICHARD F. BURTON,  
*Premiers pas en Afrique de l'Est.*



ton corps de myrrhe et de jasmin



On raconte encore que, dans l'après-midi du 3 janvier 1855, malgré la vénérable prophétie annonçant la ruine de la ville sainte peu de temps après qu'un infidèle l'aurait impunément souillée de sa présence, le sultan Ahmad ibn Abu Bakr consentit à ce que le capitaine Richard Francis Burton franchît les portes inviolées de sa cité de Harar. Il lui accorda une hospitalité soupçonneuse de dix jours avant de le laisser repartir sain et sauf, privilège dont aucun Européen n'avait joui jusqu'alors. S'il avait pu savoir que Harar tomberait en 1875, alors que lui-même était mort de consommation dix-neuf ans plus tôt dans l'amertume et le regret, Ahmad ibn Abu Bakr n'aurait sans doute pas commis l'erreur fatale d'épargner le capitaine Burton et il aurait eu raison. Nul besoin de prophétie pour savoir que le premier voyageur apporte toujours avec lui d'innombrables calamités. Peu importe qu'il fût une brute sanguinaire, un aventurier cupide, un soudard conquérant, un suppliant en larmes ou un homme comme le capitaine Burton, dont la soif de connaissances consumait le cœur dans des proportions si monstrueuses qu'elle en devenait un vice, peu importe qu'il cherchât la guerre ou le repos, la conquête ou la rédemption : le premier qui pose le pied sur le rivage,

fût-il animé des intentions les plus pacifiques et les plus louables, fût-il un saint, fût-il le sauveur du monde en personne, il faudrait le tuer, lui et tous ceux qui l'accompagnent, sans distinction d'âge ou de sexe – les vieillards, les femmes, les hypothétiques enfants, toute la horde angélique des chérubins. En suivant cette simple règle, l'humanité se serait évitée, au prix d'un crime minuscule, une atroce et interminable litanie de massacres, d'épidémies, d'asservissements et de mutilations ainsi que quelques autres abjections mineures au rang desquelles il faut compter la chanson coloniale, les missions évangéliques et, bien évidemment, la pratique intensive du tourisme. Il a pu m'arriver, je ne le nie pas, de défendre, en plus d'une occasion, cette intéressante théorie avec un enthousiasme quelque peu excessif, le plus souvent au cours de repas familiaux trop arrosés ; mais il aurait dû être clair aux yeux de tous qu'elle relevait davantage de la spéculation contrefactuelle ou de l'uchronie que du programme politique et qu'elle était, en dépit de sa radicalité, parfaitement fondée aussi bien du point de vue de l'histoire que de celui de la logique. Certes, la mort du capitaine Burton, en nous privant des *Premiers pas en Afrique de l'Est* et de sa traduction du *Livre des mille nuits et une nuit*, n'aurait sans doute pas bouleversé le destin de l'Abyssinie, mais personne ne peut contester que si quelque obscur Indien caraïbe avait, dans un éclair de lucidité salvatrice, fracassé le crâne de Christophe Colomb au lieu de l'écouter, avec une curiosité fatale, débiter ses fadaises en agitant crucifix et breloques, il devrait être tenu pour un héros et le bienfaiteur, à jamais ignoré, du genre humain. Le même raisonnement demeure à l'évidence valide quel que soit le pays de l'indigène, quelle que soit la provenance

du voyageur, quel que soit le nom des mers que colore très brièvement son sang. Mais l'occasion ne se présente, hélas ! qu'une seule fois : quand le mal est fait, il devient immédiatement incurable, et il ne reste plus qu'à l'endurer stoïquement, comme j'ai toujours pris soin de le préciser à chaque fois ou presque. On ne peut donc en aucun cas m'accuser d'avoir fait, auprès de ma famille, l'apologie de l'assassinat systématique du premier voyageur puisqu'un tel acte, certes contestable d'un point de vue strictement moral, me semble, qui plus est, et en l'absence d'une machine à remonter le temps en état de marche, parfaitement inutile – on ne peut, par conséquent, absolument pas considérer que j'aie influencé à un degré quelconque mon imbécile de petit cousin Alexandre, comme m'en accuse pourtant avec insistance ma cousine Catalina, sa mère, depuis cette nuit où il n'a rien trouvé de mieux à faire, pour je ne sais quelle histoire de bouteille de vin introduite illicitement dans son restaurant quelques jours plus tôt, que de poignarder Alban Genevey, un étudiant en médecine dont les riches parents possèdent depuis des années une résidence secondaire tout près de la plage et qu'il connaît donc depuis l'enfance, et de le poignarder en pleine rue, sur le port, devant une foule attentive de témoins avinés regroupés sur les quais, aux terrasses des bars et sur les ponts des grands yachts, avant de prendre piteusement la fuite, en laissant sa victime inconsciente sur les pavés, tandis que luisait dans la nuit la constellation bleutée des écrans de téléphone filmant la scène. Je connais la propension irrésistible de l'âme humaine à trouver un responsable au malheur qui l'accable, et si je peux tout à fait la comprendre, ce n'est pas au point, cependant, de tenir sans protester le rôle du

bouc émissaire, surtout quand mon accusatrice serait à l'évidence mieux avisée de diriger ses regards soupçonneux vers sa propre personne. À ma connaissance (et je ne me suis pas privé de le lui faire savoir sans la moindre ambiguïté), c'est bien elle qui a décidé, il y a maintenant vingt-quatre ans, de coucher avec Philippe Romani, douloureuse aberration dont je m'efforçais alors de penser qu'elle était due à un moment d'égarement abominable mais passager, et c'est elle qui, pour des raisons dépassant aujourd'hui encore mon faible entendement, a décidé de garder le fruit de leurs sordides et insignifiantes copulations et de le porter jusqu'à complète maturation pour offrir au monde un Romani supplémentaire, c'est-à-dire, comme on pouvait le prévoir dès sa conception, un parasite alangui, violent et oisif, un être irresponsable, charmeur et dénué de tout scrupule, comme le furent – en vertu, non de l'hérédité, mais d'une solide culture familiale consistant en l'absence totale de principes éducatifs élémentaires alliée à un colossal sentiment de supériorité – tous ses ancêtres, à commencer par l'heureux père, Philippe, ce que j'étais bien placé pour savoir puisqu'il était, depuis toujours, mon meilleur ami – tant il est vrai que nous ne choisissons pas plus nos amis que notre famille.

*(Oh ! te souviens-tu des soirs d'été, quand nous passions te chercher après le dîner, tes parents assis à la table de la cuisine, buvant leur café sous un sombre tourbillon d'insectes nocturnes pris dans l'orbite erratique de l'unique ampoule dénudée qui pendait du plafond, nous signalant que tu prenais encore ta douche avant de nous inviter à nous asseoir, ce que Philippe ne faisait jamais, il ne prenait pas même la peine de décliner l'invitation et restait debout, son grand corps oscillant dans la pièce minuscule,*

le regard fixé sur la porte de la salle de bains d'où nous parvenaient des bruits de soyeux clapotis et de frottements, et il se jetait brutalement contre la porte, t'arrachant à chaque fois un petit cri de surprise, et il se mettait à mugir d'une voix lubrique et plaintive, Catali, o Catali, mais tu es nue là-dedans ! je le sais, je le sens, ouvre-moi, ne me laisse pas mourir ici, je deviens fou, je te veux ! — griffant la porte, la léchant parfois en haletant comme une bête, puis se laissant tomber à genoux, les mains accrochées à la poignée branlante, comme finalement terrassé par la puissance de son désir, et pendant tout le temps que durèrent ses pitreries, alors qu'il était devenu impossible de ne pas imaginer ton ondoyante et mystérieuse nudité à peine voilée par des volutes de vapeur presque transparente tressaillir derrière la porte close, je t'entendais rire aux éclats, d'un grand rire ingénu et contagieux si bien que ton père et ta mère, mes déplorables oncle et tante, se mettaient à rire aussi, encourageant Philippe à poursuivre son numéro, sans jamais lui dire, sans même jamais concevoir combien tout cela était incroyablement offensant et déplacé, ce dont j'étais apparemment le seul à avoir douloureusement conscience alors que je riais bien sûr moi aussi, me maudissant de rire, maudissant ton père, ta mère, et toi aussi, toi, surtout, nous maudissant tous pour la bassesse de nos rires serviles, jusqu'à ce que tu sortes finalement de la salle de bains, rayonnante et parfumée, menaçant Philippe d'un index espiègle, avec des airs faussement sévères de maîtresse d'école, avant de l'absoudre d'une pichenette sur le nez dont la tendre magnanimité lui confirmait ce qu'il savait depuis l'enfance, à savoir que lui, Philippe Romani, pouvait agir en toutes circonstances comme bon lui semblait, sans reconnaître d'autres limites que celles de ses pulsions et sans qu'aucune conséquence fâcheuse ou simplement déplaisante s'ensuivît jamais.)

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pour une banale histoire de bouteille introduite illicitement dans son restaurant, le jeune Alexandre Romani poignarde Alban Genevey au milieu d'une foule de touristes massés sur un port corse. Alban, étudiant dont les parents possèdent une résidence secondaire sur l'île, connaît son agresseur depuis l'enfance.

Dès lors, le narrateur, intimement lié aux Romani, remonte – comme on remonterait un fleuve et ses affluents – la ligne de vie des protagonistes et dessine les contours d'une dynastie de la bêtise et de la médiocrité.

Sur un fil tragicomique, dans une langue vibrante aux accents corrosifs, Jérôme Ferrari sonde la violence, saisit la douloureuse déception de n'être que soi-même et inaugure, avec la thématique du tourisme intensif, une réflexion nourrie sur l'altérité. Sur ce qui, dès le premier pas posé sur le rivage, corrompt la terre et le cœur des hommes.

*Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari enseigne la philosophie en Corse. Il a obtenu le prix Goncourt en 2012 pour Le Sermon sur la chute de Rome. Toute son œuvre est publiée aux éditions Actes Sud. Son précédent roman, À son image, a reçu le prix Le Monde 2018 et le prix Méditerranée la même année.*

Illustration de couverture : © Christophe Merlin /  
costume3pieces.com

**ACTES SUD**  
www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : AOÛT 2024 / 17,80 € TTC France

